



**HAL**  
open science

## Les Insularités d’hier et d’aujourd’hui. Réflexion sur les archipels identitaires de la mondialisation. (coord.)

Christine Boutevin, Marie-Anne Châteaureynaud, Jean-François Dupeyron

### ► To cite this version:

Christine Boutevin, Marie-Anne Châteaureynaud, Jean-François Dupeyron. Les Insularités d’hier et d’aujourd’hui. Réflexion sur les archipels identitaires de la mondialisation. (coord.). *Klesis - Revue philosophique*, 2017, 38. hal-04383127

**HAL Id: hal-04383127**

**<https://hal.science/hal-04383127>**

Submitted on 9 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LES INSULARITÉS D’HIER ET D’AUJOURD’HUI.  
RÉFLEXIONS SUR LES ARCHIPELS IDENTITAIRES DE LA MONDIALISATION**

Dossier coordonné par Christine Boutevin (*LIRDEF*), Marie-Anne Châteaureynaud (*E3D*), Jean-François Dupeyron (*SPH*) et Céline Piot (*CEMMC*)

Notre époque allie étrangement un mouvement contrasté de globalisation économique-culturelle et un foisonnement d’affirmations « identitaires » parfois meurtrières. L’antinomie, bien sûr, n’est qu’apparente : la globalisation produit presque systématiquement la déstabilisation des sociétés et l’affaiblissement de leur cohésion par exclusion des « *outcast* » et des dominés, ce qui nourrit des replis sur des communautés fabriquées par des jeux de stéréotypes, d’oppositions, de mise en priorité de traits distinctifs, mais aussi par des logiques de territoire, de frontières, d’enfermement, de refoulement, de confinement. Ainsi, tout comme le néolibéralisme est en son cœur un autoritarisme, la mondialisation fabrique aussi (surtout ?) une archipellisation du monde et une fragmentation accrue des sociétés. De même, l’explosion des « réseaux sociaux » est loin d’être synonyme d’une ouverture accrue à « l’autre » puisque le propre de ces réseaux est justement de permettre des regroupements affinitaires, de fortifier un « entre soi » social et de créer des « communautés de semblables », non de faciliter la rencontre entre êtres différents communiquant pour faire exister un monde commun au-delà de leurs différences.

L’assignation à résidence sociale, culturelle, ethnique, religieuse produit ici une auto-assignation identitaire, les deux phénomènes s’épaulant au sein de discours démagogiques, nationalistes et « identitaires ». Ces discours se rejoignent autour d’un axe commun qui constitue « un racisme sans races dont le thème dominant n’est pas l’hérédité biologique, mais l’irréductibilité des différences culturelles<sup>1</sup> », selon le mot d’Étienne Balibar. Plus ou moins travestis sous des rhétoriques résumant l’altérité au *focus* sur ses différences essentialisées, le racisme et la xénophobie ne sont donc pas en régression dans les sociétés de la mondialisation du début du XXI<sup>e</sup> siècle. Au contraire,

---

<sup>1</sup> É. Balibar, in É. Balibar et I. Wallerstein, *Race, nation, classe ; les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988, p. 32-33.

alors même que le concept d'*ethnie* est scientifiquement délégitimé, les ethnonymes perdurent, soit pour discriminer un peuple jugé encore trop « naturel » et traditionnel, soit pour tenter de réhabiliter l'originalité de ce même peuple. Le républicanisme français lui-même, y compris dans ses versions critiques les plus récentes, peine à se délester de ce poids mort idéologique et continue à penser les problèmes d'intégration en termes de « diversité ethnique », comme si les descendants de Maliens ou d'Algériens, parfois de deuxième ou de troisième génération, constituaient encore des îlots « ethniques » à l'existence significative dans la société française.

Plus largement, la prétendue communauté interconnectée du village global planétaire, vue sous cet angle, ressemble en fait à un « monde insularisé », à un archipel d'identités que quelques traits plus ou moins concrets séparent de manière prétendument irréductible, comme si des gouffres sans fond s'étaient créés entre des « civilisations » hétérogènes. Certes, au-dessus de cette insularisation souvent meurtrière, on discerne l'existence d'une minorité post-nationale, celle des *jets* privés, des comptes bancaires multinationaux et des marchés planétaires. Cette minorité affiche d'ailleurs presque systématiquement la mobilité comme vertu, le souci du « sortir du cadre national » comme horizon mental et l'adoption d'un *mainstream* technico-commercial interchangeable comme ancrage culturel. Toutefois il s'agit là d'une classe sociale très séparatiste et communautariste (celle des dominants socio-économiques, des possédants, des classes favorisées) et non de l'embryon d'une communauté planétaire de femmes et d'hommes égaux dans et par leur diversité.

Au sein des démocraties européennes elles-mêmes, les difficultés persistantes de la Communauté européenne s'accompagnent de la montée en puissance quasiment généralisée de discours xénophobes et de raisonnements « identitaires », voire de politiques séparatistes puisant dans le fonds idéologique alimentant les votes d'extrême-droite dans de nombreux pays. Et l'on sait désormais que ce monde démocratique s'accommode de l'érection de murs et de frontières barbelées pour faire obstacle à la liberté de circulation des migrants et enfermer ceux-ci dans la « jungle » de leurs origines (le mot « jungle » est honteusement utilisé pour désigner et « barbariser » la zone calaisienne où ont survécu les migrants dans l'attente de leur passage éventuel au Royaume Uni).

Il nous semble donc essentiel d’abonder la connaissance sur les situations de minorité et sur les clichés de l’étrangeté, que la mondialisation néolibérale et les affres de la géopolitique ne font que renforcer alors même que l’espoir chimérique d’un monde pacifié par le commerce capitaliste ne fait que s’effondrer.

Plus précisément, nous souhaitons aussi – mais pas exclusivement – aborder ces questions en nous demandant ce qu’elles deviennent quand elles sont pensées « à hauteur d’enfant », c’est-à-dire dans le cadre de l’expérience enfantine ou écolière, dans la littérature de jeunesse ou encore dans le quotidien pédagogique de différents pays.

Dans cet esprit, ce dossier, articulé au projet de recherche « L’élève en son île », propose différents regards sur ce monde des insularités identitaires et sur les procédures d’insularisation qui séparent certaines populations des autres. Ces regards se veulent confluents. Nous parlons ici de *confluence*, car ce travail pluridisciplinaire, résolument ancré dans une problématisation et une investigation philosophiques, a réuni des chercheurs de différentes disciplines (Arts Visuels, Histoire, Langues vivantes étrangères et minoritaires, Littérature, Pédagogie, Philosophie, Sciences de l’Éducation, Sciences du Langage) de trois pays européens (France, Grèce et Portugal) pour leur proposer une problématisation convergente : comment se fabrique un archipel d’identités et qu’est-ce qu’une identité « insulaire » ? Sur ces questions, il ne s’agit pas uniquement, dans le cadre de ce dossier, de collecter des informations empiriques mais aussi de fortifier l’appareillage conceptuel et argumentatif permettant de penser rationnellement les nouveaux contextes de « l’insociable sociabilité » de l’homme, pour reprendre une expression kantienne.

La philosophie de l’éducation est donc l’arrière-plan indispensable des articles, en tant que méthode de problématisation et de conceptualisation des aspects éducatifs de l’insularisation du monde globalisé, mais également en tant que « boîte à outils » pour penser des savoirs locaux (notamment pédagogiques) capables de fortifier ce que Foucault appelait des « contre-conduites » émancipatrices.

Dans cette optique, les textes du dossier proposent trois itinéraires convergents :

L’insularité, c’est en un premier sens l’excentricité géographique, telle qu’elle est physiquement déterminée par une situation géographique particulière. Le dossier

aborde ainsi le vécu des insulaires et les diverses façons de « vivre » leur insularité. À quoi rêvent ceux qui vivent sur une île ? Comment voient-ils les autres ? Comment sont-ils vus ? La mer est-elle ce qui réunit les humains ou ce qui les sépare ? Est-elle ce qui permet le voyage ou ce qui dresse des obstacles à la communication ?

L'article du philosophe portugais Adalberto Dias de Carvalho présente une synthèse épistémologique des principales dimensions de la notion d'île en tant que concept anthropologique au-delà de son acception géographique stricte. En effet, une approche éducative devra considérer cette multidimensionnalité, notamment quand entrent en jeu les concepts d'insularité et d'îléité ainsi que les idées d'utopie et d'hétérotopie : si l'insularité c'est l'isolement, l'îléité c'est la rupture accompagnant la perception que les îliens ont de leur île. Ainsi, en puisant aux sources de l'hétérotopie foucauldienne et de la réflexion deleuzienne sur l'imaginaire de l'île déserte, Adalberto Dias de Carvalho propose de penser l'île comme support éducatif en tant que métaphore du (re)commencement d'une nouvelle humanité.

La philosophe grecque Elena Théodoropoulou, doyenne de l'université d'Égée, propose pour sa part une méditation sur l'insularité comme expérience fondamentale des lisières, des bords et des extrémités. Il est vrai que la situation géographique de l'université d'Égée (elle est située sur l'île de Rhodes, à quelques encablures de la frontière turque) la confronte depuis longtemps à « une expérience de l'enracinement paradoxal : l'enracinement flottant », tandis que la tragédie migratoire actuelle, dont certains épisodes se déroulent non loin de Rhodes, semble advenir dans la lumière d'une mer qui, dans l'univers eschyléen, « se montre fleurie des cadavres ». Ainsi le texte d'Elena Théodoropoulou montre que la vie sur une île – et à la lisière de l'île – est une vie d'attention, partagée entre la phobie de ce qui s'approche et le goût pour l'expérience d'ouverture. *In fine*, dans le grand tourbillon de la circulation des humains, « l'existence doit devenir frontière », l'éducation devient une « pédagogie des seuils » et, comme le dit Derrida, l'île demeure une porte ouverte « sur le seuil qui ouvre le chez-soi ».

En un second sens, l'insularité, c'est la fabrication de la « différence culturelle », avec son lot de clichés, de stéréotypes et d'assignation à résidence identitaire. La crise de l'Europe autour de la notion de « dette grecque » montre d'ailleurs la malheureuse vitalité des ethnotypes racialisants sur les notions de *Sud* et de *méridionalité*. Grâce à

l’article de l’historienne Céline Piot, le dossier revient ainsi sur l’image du Midi aux débuts de la Troisième République française et sur la popularisation intempérante d’un ethnotype persistant. Au XIX<sup>e</sup> siècle, pour de nombreux intellectuels et responsables politiques, il existe en effet une « race » méridionale, des êtres à part, lâches, vantards, fossoyeurs de la patrie et alliés objectifs des Sémites. Le Méridional incarne l’ennemi de l’intérieur. Le Midi a tous les torts : celui d’abord du climat censé amollir les énergies viriles, celui ensuite du ridicule et de l’esbroufe, celui enfin du républicanisme, du radicalisme et du socialisme qui conduiraient directement à l’antipatriotisme. Le Midi, violent et excessif, n’est autre que l’anti-France.

De son côté l’article de Jean-François Dupeyron, philosophe de l’éducation, analyse la nouvelle « rage nationaliste » productrice d’insularités anthropologiques accrues et pratiquant ce « racisme sans races » que dénonce Balibar au cœur même de l’hypermodernité démocratique. L’Union Européenne et la mondialisation économique-financière semblent donc renforcer l’éclatement partiel des sociétés en îlots et en archipels identitaires utilisant à nouveaux frais les concepts d’*ethnie*, de *race*, de *nation* (biologique) et de *peuple* pour opposer aux « étrangers » un bloc identitaire rénové. Cette déclinaison contemporaine de l’ethnicisme a pour effet désastreux de couper les citoyens de l’essence de la politique qui est, comme l’affirme Jacques Rancière, dans l’aspiration à l’égalité, et non dans le souci de la spécificité culturelle. Jean-François Dupeyron plaide alors pour un retour de « l’ethnique » vers la politique.

Par ailleurs, l’invention de l’excentricité et de l’étrangeté supposée qu’elle porte est le produit de relations et de processus de pouvoir qui définissent des minorités conçues comme des îlots d’anormalité au sein des sociétés ou des organisations supranationales. Les particularités (régionales, nationales, linguistiques, culturelles) sont autant de problèmes à régler dans le cadre du gouvernement des humains. C’est ce qu’aborde l’article de Marie-Anne Châteaureynaud, en rappelant que l’île, si elle peut être une métaphore de la philosophie comme l’évoquait Desanti, peut surtout évoquer la langue maternelle dans l’enfermement et l’ouverture, et dans le rapport au monde qu’elle instaure. Cette langue est comme une île, constitutive de l’identité de chacun. La situation des langues minoritaires est alors pensée sous le patronage ancien d’Antonio de Nebrija et sous l’influence récente des travaux bourdieusiens sur les liens entre langue et pouvoir. Marie-Anne Châteaureynaud en profite pour avancer des alternatives

éducatives et pédagogiques à la *glottophobie* et à la *glottopolitique* que subissent certains locuteurs sur un mode qui n’est pas sans rappeler les indications de Foucault relatives à la biopolitique.

En un troisième sens, le migrant, de par le fait même de sa trajectoire, est comme un îlot mobile au sein d’un monde établi, que son passage, son arrivée ou les tragédies de son voyage viennent modifier peu ou prou. Touchée par les stéréotypes en tant que Nation endettée, la Grèce est aussi confrontée à l’accueil périlleux de l’étrangeté et des minorités poussées vers ses côtes par le vent des migrations et de la quête d’un refuge. Comment les écoliers insulaires grecs se représentent-ils l’arrivée des migrants sur les grèves de leur île ?

La contribution du philosophe Alain Kerlan relate une expérience liée à la situation des écoliers de l’île égéenne de Leros, confrontés à l’arrivée des « nef fantômes » des tragédies maritimes. Pour travailler leurs questions, il s’agit de proposer quelques éléments d’une philosophie de l’insularité, plus précisément de montrer comme l’art de la philosophie et de l’éducation s’avère vivace au sein d’une création partagée. Il s’ensuit une méditation sur la « tentation d’une île » qui accompagne l’activité philosophique et sur laquelle Deleuze et Bachelard ont livré des réflexions décisives. En tant que « philosophie des éléments », la philosophie des origines a partie liée avec l’expérience de l’insularité, qui constitue le sol commun des gestes artistiques et philosophiques. À l’arrivée, le récit d’une passionnante création – le « vaisseau fantôme » de Leros – confirme que l’île devient spontanément le rêve de l’homme, l’utopie parfaite.

D’ailleurs, qui est ce migrant transi qui débarque d’un bateau de garde-côtes ? Qui est cet enfant noyé dont la photographie émeut – un bref temps – les opinions publiques ? Lorsque nous nous lamentons sur la mort d’un migrant, pleure-t-on un semblable ou pleure-t-on un étranger ? Qui sont ces « étranges étrangers » et comment sont-ils présentés dans la littérature enfantine ? C’est ce qu’évoque l’article de Christine Boutevin, qui fait parler philosophiquement les œuvres poétiques pour l’enfance et la jeunesse. *Eux, c’est nous* ; voilà qui « vaut la peine d’être enseigné », c’est-à-dire « qui unit et qui libère », selon la définition d’Olivier Reboul. On mesure ici la fécondité du lien entre poésie, philosophie et éducation et la force du poème comme lieu d’émergence d’une vérité sur le monde.

En complément, l'étude de l'expérience des migrants à travers leurs récits de vie permet de mettre en évidence la construction de leur « lieu d'installation » et l'émergence de celui-ci comme étoffe de leur nouvelle existence. On voit alors que la manière d'*habiter les lieux* participe à reconfigurer le projet migratoire. C'est ce que détaille l'article d'Anne-Sophie Calinon, Katja Ploog et Nathalie Thamin, issu d'une recherche sur un corpus de récits de vie de sujets maghrébins en situation de migration. Selon une approche qui n'oublie ni les apports phénoménologiques ni les travaux d'Augustin Berque sur l'écoumène, les trois auteures interrogent ce que nous apprennent les discours des migrants quant au travail incessant de reconfiguration de l'espace au fil du parcours migratoire. On y apprend que la conquête des espaces est à la fois la résultante et le possible de l'expérience migratoire.

Enfin, face à cette incessante germination du sentiment de l'étrangeté, il s'agit de rappeler le sens du cosmopolitisme philosophique comme alternative à la guerre des identités, des îles et des territoires. L'article du philosophe Louis Lourme fait à ce sujet un relevé très pédagogique des différents sens de la position cosmopolitiste. En effet, le concept de cosmopolitisme est un concept qui, dans son usage ordinaire comme dans sa longue histoire philosophique, définit essentiellement un certain rapport à l'identité. Dès l'origine, les occurrences cyniques ou stoïciennes renvoient à une vision déterminée du monde et de soi dans le monde (et le retour de cette notion au XVIII<sup>e</sup> siècle puis à la fin du XX<sup>e</sup> siècle ne change pas fondamentalement la donne en termes d'affirmation possible d'une identité particulière). Louis Lourme montre justement que la période contemporaine s'accompagne cependant d'un nouvel usage du terme comme diagnostic sur l'état du monde.